

20. Le sacrifice de communion

Saint Augustin, dans son traité monumental *La Cité de Dieu*, dit une chose à laquelle saint Benoît a peut-être pensé en rédigeant sa Règle : « Tel est le sacrifice des chrétiens : tout étant plusieurs, être un seul corps dans le Christ » (*De Civitate Dei*, 10,6 ; cf. 1 Co 10,17).

L'unité des disciples dans l'unique Corps mystique est la grâce qui nous est donnée dans la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, à travers les sacrements, spécialement le Baptême et l'Eucharistie. C'est une grâce, mais elle exige de notre part ouverture et conversion et donc sacrifice, comme l'écrit saint Augustin. La Règle nous guide à correspondre de plus en plus au sacrifice du Christ sur la Croix par notre conversion à l'unité de son Corps. Il est donc important d'être conscient de la manière dont saint Benoît nous éduque à vivre ce « sacrifice de communion », ce « sacrifice de paix » pour reprendre une belle expression de l'Ancien Testament (cf. Lévitique 3), qui veut dire pour nous à accepter que notre vie soit consumée toujours plus par le feu de la charité, un feu qui ne détruit pas ce qu'il fait brûler, comme le buisson ardent de Moïse, mais le rend encore plus sacré. L'étymologie de « sacrifier » est *sacrum facere* : rendre sacré, c'est-à-dire divin. L'homme qui se sacrifie avec le Christ dans la charité, au lieu de perdre sa vie, la retrouve éternelle, assimilée à la vie de Dieu.

Posons-nous donc la question : comment est-ce que le chemin proposé par saint Benoît nous convertit à l'unité de communion, évidemment en actualisant pour nous la méthode de toute l'Église ?

Je ne crois pas que je vais épuiser le sujet, mais parlons au moins de certains aspects. Quel est le premier sacrifice auquel saint Benoît nous forme en faveur de l'unité du corps du Christ qu'est la communauté ? Je pense que c'est le sacrifice de notre volonté propre, de notre conception de la liberté comme une liberté de chien sauvage qui n'est heureux que parce qu'il est autonome, fait ce qu'il veut, obéit à son instinct et ne pense jamais aux autres.

Il suffit de citer la description acerbe que la Règle fait des moines sarabaïtes : « Sans berger, enfermés dans leur propre bergerie et non dans celle du Seigneur, ils ne connaissent d'autre loi que la satisfaction de leurs désirs : ils déclarent saint tout ce qu'ils pensent et décident, et jugent illicite ce qui ne leur plaît pas » (RB 1,8-9).

Chacun de nous a des traces plus ou moins marquées de cette tendance, car on peut dire qu'elle nous est transmise directement par le péché originel. C'est en nous une rébellion structurelle contre le fait d'être déterminés par l'autre et par d'autres que nous-mêmes, comme si le fait d'être créés par un autre, voulus et aimés par Dieu, et donc d'être dépendants de Lui, n'était pas plus originel en nous que le péché d'Adam et Ève.

Il est évident que c'est cette tendance qui rend le plus difficile la vie de communion avec les autres, l'unité fraternelle en communauté.

Saint Benoît comprend alors, avec toute la tradition monastique, que l'œuvre fondamentale de la conversion est de travailler sur notre liberté, sur notre volonté, pour qu'elle accepte d'appartenir, de dépendre, de suivre. C'est l'ascèse de l'obéissance que saint Benoît demande dès le début du Prologue et ensuite à travers toute la Règle, par mille facettes (cf. RB Prol 2). Mais dès le début de la Règle, saint Benoît montre le

visage positif de l'obéissance, le vrai visage de l'obéissance : c'est d'écouter un Maître qui nous dit la vérité et un bon Père (*pius pater*) qui veut nous communiquer son amour (cf. Prol 1-2).

Tout au long de la Règle, cette écoute doit se décliner en écoute de l'Abbé, en écoute entre frères, etc. mais finalement, c'est toujours la Parole de Dieu, le Verbe du Père, Jésus Christ, que nous sommes éduqués à écouter. Et rien ne conduit plus à l'unité fraternelle que cette écoute, car c'est une écoute qui nous entraîne à reconnaître en tout et en tous la voix de l'Époux qui nous appelle à être unis à lui et en lui. Le Christ est la voix du Père qui appelle tous et chacun à être ses enfants et donc frères et sœurs dans le Christ.

Je remarque souvent que les communautés, dans lesquelles il n'y a pas de formation à l'obéissance de l'écoute et donc au silence, ont du mal à être vraiment fraternelles, à être vraiment unies. Car là où on n'écoute pas le Verbe de Dieu, domine le bruit des ragots, des bavardages, des critiques, des mensonges, des murmures tant détestés par saint Benoît ; et alors, adieu l'unité !

Dans *l'Imitation du Christ*, il y a une phrase qui exprime parfaitement le pouvoir unificateur du Verbe de Dieu, duquel tout vient et dont tout reçoit consistance : « *Ex uno Verbo omnia et unum loquuntur omnia, et hoc est Principium quod et loquitur nobis* - D'une seule Parole proviennent toutes choses, et toutes choses annoncent cette Parole unique, qui est le Principe qui nous a parlé à nous aussi » (*De Imitatione Christi*, Lib. I, 3,2).

L'unité que crée l'obéissance n'est pas tellement celle où toute la communauté fonctionne bien, si chacun fait son devoir ; ce serait encore une unité faite par nous, qui dépend de nous, et par conséquent reste fragile : il suffit qu'un seul arrête d'obéir et de vouloir ou pouvoir faire son devoir pour que tout le « mécanisme » de la vie communautaire cesse de fonctionner et devienne chaotique. Ce serait l'unité d'un État totalitaire ou d'une communauté sectaire et non une unité de communion, une unité ecclésiale.

L'unité créée par une libre obéissance qui écoute le Verbe de Dieu est au contraire une communion perpétuellement en construction, perpétuellement en croissance et en réforme, parce qu'elle se nourrit du Verbe éternel de Dieu qui parle non seulement au commencement, mais éternellement, et qui en parlant crée ce que nous entendons de Lui ensemble et avec le cœur. C'est l'obéissance avec les oreilles ouvertes du cœur qui reste à l'écoute et donc dans l'exercice de la liberté que le Christ appelle à chaque pas à dire oui, à décider de le suivre.

Saint Benoît nous apprend à toujours écouter le Christ, Parole du Père, dans son appel polyphonique. Parce que la Règle nous dit que Jésus nous interpelle dans l'abbé, dans l'Écriture Sainte, dans les frères et sœurs, dans la liturgie, dans toutes les circonstances, mais également dans le pauvre qui frappe à la porte, dans le malade et aussi dans le frère qui a commis une erreur. C'est pourquoi le silence monastique est une dimension constante de la vie communautaire, à exercer même quand nous devons parler, parce que le Christ nous parle continuellement, en tous et à travers tout. L'écoute de cette polyphonie nous permet d'entrer et de vivre dans la symphonie de communion du Corps du Christ.